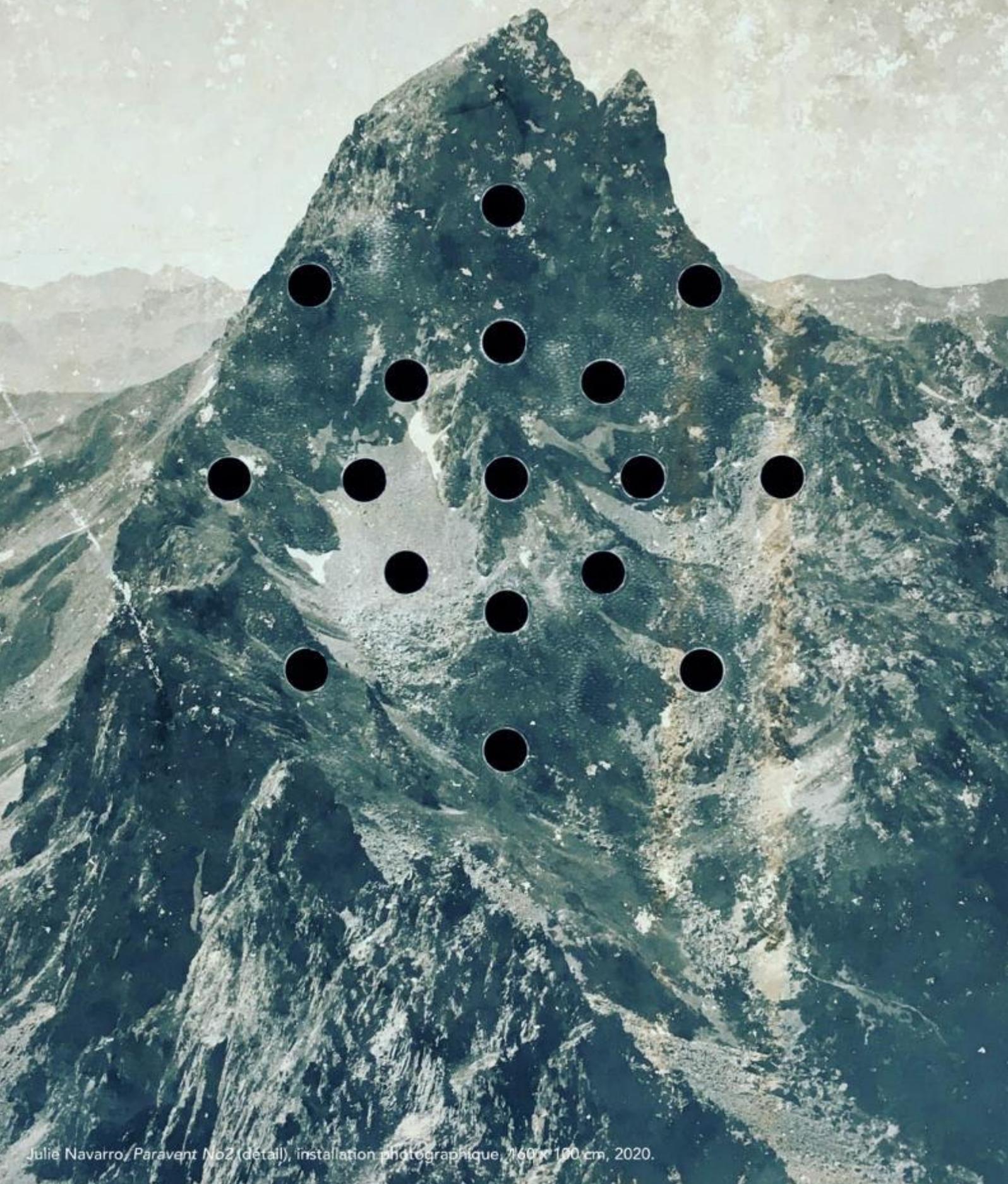


BIENNALE de l'IMAGE
TANGIBLE



BIENNALE de l'IMAGE
TANGIBLE



BIENNALE DE L'IMAGE TANGIBLE

2ème EDITION

2 NOVEMBRE — 5 DECEMBRE 2020

Paris 20e

DOSSIER DE PRESSE

Septembre 2020

www.bit20.paris



@BiennaledellImageTangible



@bit20.paris

Contact Presse : contact@bit20.paris

BIT20 • PARIS

Biennale de l'Image Tangible

SOMMAIRE

BIENNALE DE L'IMAGE TANGIBLE 2020

Edito p.4

Les événements p.5

Qu'est-ce que le Tangible ? p.7

Les visuels presse p.8

EXPOSITION PHARE p.9

Communiqué de presse p.10

Les artistes exposé.e.s p.12

EXPOSITIONS SATELLITES

Les lieux d'exposition p.23

Le jury p.24

Les artistes lauréat.e.s p.25

La programmation p.26

PARCOURS WEEK-END p.46

PROJET IN SITU p.47

RENCONTRES ET DISCUSSIONS p.48

PARTENAIRES p.49

ÉQUIPE p.50

BIENNALE DE L'IMAGE TANGIBLE 2020

Edito – BIT20 • Paris

Lors d'un mois d'expositions et d'événements situés dans le 20e arrondissement de Paris, la Biennale de l'Image Tangible présente une sélection d'œuvres qui tendent à **s'émanciper d'un usage classique du médium photographique**.

Que ce soit à la recherche de nouveaux supports, de techniques hybrides ou d'un nouveau rapport à la réalité, cet événement tend à démontrer que **la photographie ne cesse jamais d'inventer**. En cela, la Biennale de l'Image Tangible accompagne **l'émergence de nouveaux langages et de nouvelles pratiques liés à la photographie** : une photographie qui bouscule les hypothèses du réel, une photographie qui change de nature, de forme et de postulat, et qui participe ainsi à **un élargissement du champ de sa discipline**.

La deuxième édition de la Biennale de l'Image Tangible concentre son calendrier sur le mois de **novembre 2020**. Elle conserve son ancrage dans le 20e arrondissement, suivant l'idée déjà plébiscitée par le public de dessiner **un parcours artistique dans l'Est parisien**.

Sa programmation s'articule autour d'une exposition curatée par les organisateurs de la Biennale, et de dix expositions réunissant les artistes lauréats de l'appel à projet (février – mai 2020), sélectionnés par un jury de professionnels du monde de l'art, de l'image et de la photo. Ainsi que d'un prix Instagram, d'une après-midi de rencontres-discussions, et d'un projet in situ dans l'espace public.

L'équipe de la Biennale de l'Image Tangible

Les événements – BIT20 • Paris

- **Une exposition phare**, curatée par les organisateurs de la Biennale, réunissant 12 artistes à l'Atelier Basfroi, du 13 au 22 novembre 2020, autour des thèmes de l'urbanisme, de la société de contrôle et des outils de surveillance.

Avec la participation de : Xavier Bauer, Grégory Chatonsky, Antje Feger & Benjamin Stumpf, Clemens Gritl, Beate Gütschow, Claudia Larcher, Maxime Matthys, Achim Mohné, Richard Mosse, Hito Steyerl, Thierry Urbain, Emmanuel Van Der Auwera.

- **Dix expositions satellites**, organisées dans les lieux partenaires de la Biennale du 02 novembre au 05 décembre. Les 31 artistes exposé.e.s ont été sélectionné.e.s par le Jury de la Biennale, suite à un appel à projet. Leurs œuvres seront présentées dans les lieux et galeries suivants : Galerie Ménil 8, Confort Mental, Galerie Eko Sato, Galerie Plateforme, Galerie Derniers Jours, Est Galerie, Julio Artist-run Space, Floréal Belleville, Atelier Nuage Oblique, Galerie AAB.

- **Deux parcours week-end** proposant une balade artistique dans les quartiers du grand Est parisien. Les week-ends des 14-15 nov et des 21-22 nov, les artistes, galeristes, commissaires et organisateurs de l'événement vous accueillent dans huit expositions pour échanger autour des œuvres présentées.

- **Un prix Instagram** décerné par le public à un artiste de la Biennale dont les votes se dérouleront pendant le mois d'octobre.

- **Une après-midi de rencontres et discussions** portant sur les thématiques et les pratiques abordées par la Biennale de l'Image Tangible 2020, ainsi que sur les droits de représentation des artistes-photographes avec la SAIF et l'ADAGP qui se déroulera à l'IESA (L'école internationale des métiers de la culture et du marché de l'art à Paris).

- **Un projet urbain in situ** lié au détournement de l'image photographique, et déployé dans l'espace public du 20^e arrondissement.

Qu'est-ce que le Tangible ? – BIT20 • Paris

Le terme de « tangible » nous permet de renouer avec **une question fondamentale de l'histoire de la photographie** : quel lien l'image photographique entretient-elle (encore) avec le réel ? L'enjeu consiste à voir comment cette problématique se pose aujourd'hui dans le champ de l'art, notamment avec l'avènement des outils et des pratiques issus du numérique. Ainsi, peut-on toujours parler d'une photographie comprise comme une reproduction fidèle du réel, qui en restituerait l'essence même ou la vérité, et qui se poserait comme une trace « tangible » ou une preuve indubitable de ce qui a été capté par l'appareil ?

Ou la photographie tisse-t-elle des rapports plus complexes avec le monde, dans sa manière de le restituer, de le modifier et de le transformer, dès lors qu'elle s'en saisit ? Le choix des artistes et des œuvres présentés lors de la Biennale de l'Image Tangible tente d'apporter divers éclairages à ces questions brûlantes d'actualité, à l'heure du tout numérique, des flux de visuels de Google Image et des réseaux sociaux, des fake news et des vues Google Earth... Tout en s'ancrant dans l'histoire du médium, et plus particulièrement dans le sillage des procédés analogiques expérimentaux qui enrichissent la photographie d'une vocation expressive, et d'une myriade de gestes artistiques, de retouches et d'artifices, allant bien au-delà de la simple valeur de document à laquelle on la réduit couramment.

La Biennale de l'Image Tangible montre ainsi que **la photographie comprend une multitude de pratiques et de fonctions**. Par exemple : capter le réel sans appareil ; s'approprier des archives ou des images issues d'Internet ; remodeler l'histoire, notre mémoire, et notre perception du monde à partir de ces données ; réactiver d'anciens savoir-faire chimiques et argentiques ; travailler l'image ou son support physique manuellement ; mettre l'image en volume, la projeter, la délivrer de sa planéité et de son instantanéité ; utiliser des algorithmes ou des intelligences artificielles pour recomposer le réel à partir des vues enregistrées par l'appareil ; sonder les données véhiculées par les images qui circulent sur la toile, que stockent nos smartphones et que capturent les caméras de surveillance ; interroger les processus d'apparition, de disparition, de diffusion et de réception des images, etc.

Ainsi, la Biennale de l'Image Tangible s'ouvre à □ de nombreuses expérimentations artistiques et se situe à la croisée de différentes disciplines (photo, art contemporain, techniques d'impression, outils numériques, séquences vidéo, travail in situ...) afin de discuter du statut que l'on peut prêter à la photographie dans chaque proposition. En somme, **il s'agit de mettre en exergue les capacités créatives de la photo, et de voir en quoi elle transforme, modèle ou révèle le réel** – plutôt que de la cantonner à un calque, à une empreinte objective des choses, c'est-à-dire à un simple procédé de reproduction mécanique.

Les projets exposés dans la Biennale de l'Image Tangible prennent donc la photographie comme objet même de leur démarche. Et s'ancrent dans « l'esprit du temps » pour réfléchir aux modes de production par lesquels la photo et les nouvelles technologies s'inscrivent dans nos existences. **Ainsi, comment ces outils finissent-ils par façonner nos regards et impacter nos comportements de manière « tangible »**, dans une société consumériste urbanisée, cernée par les caméras et saturée de datas personnelles ?

François Salmeron

Les visuels presse – BIT20 • Paris

Vous pouvez télécharger les images presse ici :

Visuels de la Biennale de l'Image Tangible

Les images sont libres de droits pour la communication à propos de la Biennale de l'Image Tangible 2020. Tout autres droits réservés.

EXPOSITION PHARE – BIT20 • Paris

Du 13 au 22 novembre 2020 à l'Atelier Basfroï

Vernissage vendredi 13 novembre de 17h à 21h

L'exposition phare, curatée par les organisateurs de la Biennale, réunit douze artistes français et internationaux à l'Atelier Basfroï. Photographes ou plasticiens, les artistes présentés mettent en exergue des images détournées, déconstruites, reconstruites ou falsifiées, et sont porteurs d'idées photographiques innovantes tant sur les sujets abordés que les méthodes employées.

Les artistes exposé.e.s :

Xavier Bauer, Grégory Chatonsky, Antje Feger & Benjamin Stumpf, Clemens Gritl, Beate Gütschow, Claudia Larcher, Maxime Matthys, Achim Mohné, Richard Mosse, Hito Steyerl, Thierry Urbain, Emmanuel Van Der Auwera.



Atelier Basfroï

23 rue Basfroï, 75011 Paris

Du mardi au dimanche de 13h à 20h

Communiqué de presse – BIT20 • Paris

Pour sa deuxième édition, l'exposition phare de la Biennale de l'Image Tangible invite douze artistes français et internationaux à l'Atelier Basfroi, du 13 au 22 novembre 2020, autour des thèmes de l'urbanisme, de la société de contrôle et des outils de surveillance.

Des villes et des vies hyper-connectées

Tirages numériques (Richard Mosse, Clemens Gritl, Maxime Matthys) ou argentiques (Thierry Urbain), images recomposées (Beate Gütschow, Claudia Larcher) et vidéos (Hito Steyerl), sculptures (Xavier Bauer, Achim Mohné) ou installations multimédias (Grégory Chatonsky, Emmanuel Van Der Auwera, Antje Feger & Benjamin Stumpf), les œuvres des artistes invités par la Biennale de l'Image Tangible nous situent au cœur du réseau des villes cyber-connectées, d'utopies architecturales, et des outils de surveillance qui les scrutent de leur œil mécanique. Elles s'intéressent plus particulièrement au fonctionnement et à la portée de ces dispositifs d'enregistrement qui surplombent et régissent désormais nos sociétés, désignées sous les termes de « sociétés de contrôle ». Elles ouvrent ainsi une réflexion sur l'émergence, la place et les implications sociopolitiques de ces nouvelles technologies dans l'espace public, pour une humanité urbaine à 50% – et qui le sera à 70% à l'horizon 2050. Chaque proposition considère donc de manière critique les effets tangibles et le devenir de ces technologies digitales, afin de saisir leur impact sur l'organisation de notre environnement... Et de voir en quoi notre perception du monde, de nous-mêmes, ainsi que notre comportement, s'en trouvent affectés.

Une société modelée par le numérique et la photographie

Prises de vue photographiques, vidéosurveillance et caméra thermique (Richard Mosse, Emmanuel Van Der Auwera, Maxime Matthys), intelligence artificielle (Grégory Chatonsky) ou modélisation 3D (Beate Gütschow, Achim Mohné), ces techniques ne se contentent pas de capter de façon purement neutre ou automatique notre cadre de vie. Elles participent activement à l'édification de villes dites « intelligentes », un concept apparu dans les campagnes publicitaires des multinationales lorgnant sur l'espace public pour s'accaparer de nouveaux marchés avec, en retour, l'illusoire promesse de bâtir des cités toujours plus sûres, fluides et prospères. Alors que nous générons à tout instant un flux de datas via nos téléphones, nos ordinateurs, nos profils personnels sur les réseaux sociaux, nos préférences affichées, nos cartes de paiement, nos localisations GPS ou nos compteurs ménagers, ces données se trouvent collectées et analysées par des algorithmes... Puis interprétées et utilisées par les pouvoirs publics et des firmes privées – quitte à ce que cela se fasse sans notre consentement. Ces datas fournissent dorénavant la matière première structurant notre connaissance des villes et des populations qui les habitent. Et, dans le prolongement de ces savoirs, elles apparaissent comme un puissant levier d'action par lequel les autorités cherchent à piloter nos environnements urbains ultra-connectés.

Ainsi, comment les nouveaux outils de captation du réel, dont font partie la photographie et ses ersatz numériques, finissent-ils par modeler l'espace urbain ? En quoi contribuent-ils à produire un monde, plutôt que de seulement l'enregistrer ? Et par quels biais parviennent-ils à formater nos corps, nos habitudes et nos esprits, à travers les usages que nous en faisons au quotidien ?

Si les villes qui se dessinent ici s'avèrent inquiétantes, voire désolantes, elles ne nourrissent en rien une pensée réactionnaire vis-à-vis des évolutions technologiques, et tentent plutôt d'apprécier notre époque avec lucidité. Pour la plupart, leur esthétique noir et blanc se démarque du flot bariolé d'images que nous produisons continuellement, comme un contrepoint qui nous permettrait de décentrer nos regards et de reconsidérer notre environnement à nouveaux frais. Comment ? En jugeant les fondements, la portée et les limites – dont cette fameuse « obsolescence programmée » – des images, des objets et des formes dans lesquels baignent nos existences... loin des utopies des avant-gardes et du

progressisme. L'omniprésence de ces images et des smart technologies, qui nous englobent et nous dépassent désormais, esquisse en effet des villes oppressantes, trouées de vides et bardées de cloisons, dans lesquelles l'humanité semble s'effacer au profit des machines, comme une étrange prémonition des mois de confinement que nous venons de traverser. Les pratiques artistiques que défend la Biennale de l'Image Tangible comportent donc une part prospective qui vise à renouer avec une juste perception de notre environnement, de nos techniques et de nous-mêmes.

Quand la photographie œuvre pour une organisation rationnelle du monde

Car de nos jours, la photographie et les nouvelles technologies jouissent de nouvelles vertus (précision, mémoire, connectivité ou miniaturisation accrues) qui les rendent toujours plus efficaces dans leur capacité à saisir et restituer au plus près le mouvement des villes et des citoyens qui les animent. Elles participent à un double effort de rationalisation du monde qui passe par une organisation rigoureuse de l'espace à des fins sécuritaires et consuméristes, et par un conditionnement, souvent insidieux, de nos modes d'existence suivant les mêmes finalités. En ce sens, elles renforcent la surveillance et le polissage des flux urbains que réclament bon nombre de régimes politiques actuels – les données produites et classifiées ne faisant que rendre nos villes davantage prévisibles et contrôlables. Elles suivent même certaines tendances autoritaires qui cherchent à canaliser, façonner et dompter les énergies vitales, les soubresauts et les tensions sociales qui s'y expriment, et qui risqueraient de les déborder, voire de les renverser.

Les exigences de mise en ordre et de productivité que colportent historiquement la photographie et les outils numériques révèlent ainsi leur connivence substantielle avec la logique capitaliste à l'œuvre dans les différents phénomènes d'urbanisation qui se sont succédé depuis le début la Révolution industrielle, et qui ont marqué l'avènement de la modernité. A vrai dire, ces nouvelles technologies ne tendent pas uniquement à rendre compte de l'état du monde de façon intégrale, objective ou détachée... Nous l'aurons compris : la photo et les technologies s'affairent bien plus à scanner et façonner notre environnement à partir des datas qui en auront été tirées. Cataloguer, cartographier ou identifier l'ensemble des données du réel que l'on aura collectées (quel fantasme encyclopédiste !) ouvrirait la possibilité d'améliorer notre gouvernance sur les êtres et les choses. Tel est le positivisme technologique qui sous-tend cette conception du monde et de la visée de l'appareil photo.

Revivifier nos existences aseptisées

Les artistes de la Biennale de l'Image Tangible nous invitent donc à les rejoindre derrière l'œil de la caméra, afin de mieux déceler le pouvoir et les fonctions qui incombent désormais aux smart technologies. Ils cherchent ainsi à les détourner de manière iconoclaste et expérimentale, suivant divers gestes artistiques : mise à nu de leur structure ou de leur support matériel (Hito Steyerl, Emmanuel Van Der Auwera), décomposition et recomposition d'images virtuelles ou de vues urbaines (Beate Gütschow, Achim Mohné), projections futuristes (Clemens Gritl) et utopiques (Thierry Urbain) interrogeant la place de l'humain et du sacré dans nos sociétés, remise en question des préceptes de l'esthétique architecturale moderniste (Claudia Larcher), etc. L'enjeu ? Révéler les présupposés que l'on attribue couramment à la photographie et au digital, et en contrepartie, rendre tangibles à nos regards leurs qualités plastiques. Mettre à jour, enfin, les forces d'invention de la photographie, ainsi que ses capacités réflexives et projectives, loin de la conception que l'on pourrait se faire d'un médium tourné vers l'enregistrement passif ou la reproduction fidèle d'un objet ou d'une situation passée. De même, les artistes invités par la Biennale de l'Image Tangible nous mettent en garde contre les risques de désenchantement, d'aliénation et de dépolitisation qui guettent les citoyens... et qui pourraient aboutir à leur déshumanisation, voire à leur engloutissement, dans un monde largement aseptisé que l'art, justement, pourrait revivifier de ses effervescences et intuitions créatrices.

François Salmeron

Les artistes de l'exposition phare – BIT20 • Paris



3D Google Earth Model # 1, Fuhrwerkswaage Kunstraum e.V., Cologne, 2018.
Courtesy Galerie Judith Andreae, Bonn. © The artist and VG Bild-Kunst, Bonn

ACHIM MOHNÉ

Né à Aix la Chapelle en 1964.

Vit et travaille entre Cologne et Zürich.

Représenté par la galerie Judith Andreae (Bonn).

Achim Mohné s'appuie sur les nouveaux médias numériques et les nouvelles technologies pour tenter de comprendre comment notre perception et notre conscience de l'espace physique et social se repensent. L'immatérialité numérique et la corporéité virtuelle constituent les deux sujets de recherche de la série *3D-Google-Earth-Model*, entamée en 2018. Ces œuvres 3D traitent du rapport entre l'espace urbain réel et ses représentations virtuelles, appelées « avatars ». Celles-ci conservent un caractère illustratif et référentiel tout en basculant vers une esthétique numérique étrange, voire abstraite, qui résulte de l'enregistrement et de la traduction de la surface de la Terre par des satellites et des drones. Cette série de sculptures imprimées explore les méthodes d'affichage 3D des globes virtuels (les logiciels modélisant la Terre en 3D, dont le premier du genre fut Google Earth), qui « préparent esthétiquement les utilisateurs aux futurs médias, tels que la Réalité Virtuelle ou la Réalité Artificielle ou les Réalités Mixtes », d'après l'historienne de l'art Pamela C. Scorzin.

www.achimmohné.net



000 000, installation visuelle et sonore, 2017.

ANTJE FEGER & BENJAMIN STUMPF

Née en 1977 À Lüneburg (Allemagne). Né en 1976 à Solingen (Allemagne).

Vivent et travaillent à Hambourg.

Cette installation se compose de deux parties : un imprimé découpé par un broyeur de documents et une radio diffusant un collage sonore. Les images proviennent des archives du ministère de la Sécurité nationale de la République Démocratique d'Allemagne, dont les services de renseignement utilisaient ces visuels pour former leurs agents à crypter les messages en système de signes codés. Le collage sonore est composé quant à lui d'archives de stations radio à ondes courtes, servant à transmettre des messages militaires et des renseignements à travers le monde. Un émetteur caché dans l'espace d'exposition, qui fonctionne comme une mini station radio, envoie le signal sonore à tous les récepteurs d'ondes métriques situés aux alentours. Antje Feger et Benjamin Stumpf nous remémorent ce qu'étaient les techniques de surveillance et de renseignement lors de la Guerre froide, avant l'avènement du numérique.

www.feger-stumpf.com



Hortus Conclusus, HC#4, c print, 2018, 148 x 115cm. © VG Bildkunst.

BEATE GÜTSCHOW

Née en 1970 à Mayence.

Vit et travaille à Cologne et Berlin.

Représentée par la galerie Barbara Gross (Berlin), la Produzentengalerie (Hamburg) et la Sonnabend Gallery (New York).

Hortus Conclusus offre un point de vue distancié sur des parcs urbains. Gazon piétiné par les passants ou brûlé par le soleil, mauvaises herbes, tags et éclats de verre constituent autant de détails banals, finement ciselés par l'œil surplombant de la caméra. Mais au-delà de la précision du rendu photographique, cette série réorganise la perspective suivant laquelle se construit l'espace public. Beate Gütschow abandonne en effet la perspective photographique conventionnelle, et se réfère à la représentation picturale des jardins dans l'art du Moyen-Age et du début de la Renaissance. Les points de fuite manquent, les lignes ne convergent pas et demeurent parallèles, les images semblent s'ouvrir tel un livre, et tous les objets suivent la même valeur comme dans les enluminures médiévales. Chaque visuel se compose de 150 photos assemblées numériquement par un algorithme, suivant des perspectives variées, sous forme de modèles photogrammétriques 3D. Cette technique utilisée pour les levés topographiques en archéologie ou en architecture, permet de déterminer la forme, les dimensions et la position d'un objet dans l'espace à partir de photos. Elle nous rappelle que l'une des fonctions de la photographie consiste à cartographier, mesurer et organiser le réel ainsi que les objets qui le composent. L'artiste réajuste ensuite les nuances de couleurs, les contrastes et la luminosité des éléments enregistrés pour recréer une continuité dans ces images étrangement closes, et masquer les ruptures parsemant un tel puzzle visuel.

www.beateguetschow



Mies Curtain, Livre Objet, 2014, Courtesy de l'artiste et galerie 22,48m2 (Paris)

CLAUDIA LARCHER

Née en 1979 à Bregenz (Autriche).

Vit et travaille à Vienne.

Représentée par la galerie 22,48 m2 (Paris).

Claudia Larcher est une artiste visuelle spécialisée dans l'animation vidéo, le collage, la photographie et l'installation. La série *Urban Landscapes* utilise des magazines ou des périodiques d'architecture, dont les pages sont travaillées au scalpel. Les blocs de texte se trouvent supprimés, et seuls subsistent des éléments d'édifices imprimés. Les différentes couches forment dès lors un relief : à l'ouverture de chaque double page, se dévoile un paysage architectural tridimensionnel. La vidéo *Ornament is a crime*, derrière son titre grinçant qui rouvre le débat sur l'utilité ou non de l'art dans notre vie courante, présente une mise en situation de ce même type d'ouvrage compilant différentes sortes de visuels architecturaux. La série *Mies* fait référence à l'œuvre du designer Mies Van der Rohe, ancien directeur du Bauhaus, à travers des vues photographiques d'édifices, des détails de volumes intérieurs, et des structures de grilles de façades, qui se trouvent superposés et intriqués grâce à un jeu de montage. Ces fragments délicats semblent avoir été dégagés de leur contexte au scalpel d'origine afin d'être reconditionnés. Ils racontent l'histoire du rêve moderniste d'une architecture faite d'efficacité, de transparence et d'élégance.

www.claudialarcher.com



A Futur City from the Past, #4, 2016. Pigment ink print on Hahnemühle Photo Rag Baryta, laminated on aluminium dibond composite. 135 x 220 cm.

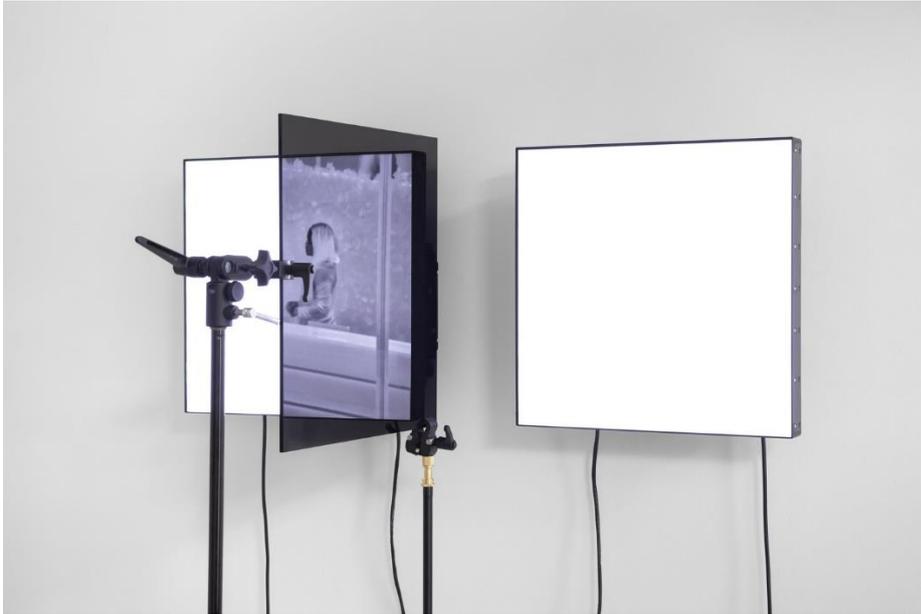
CLEMENS GRITL

Né à Straubing (Allemagne).

Vit et travaille à Berlin.

Clemens Gritl conçoit des modèles informatiques artificiels en 3D inspirés des utopies urbaines du XXe siècle. Ces froides architectures noir et blanc, aux arêtes brutalistes en béton, se trouvent enserrées d'un réseau autoroutier sans fin, et baignent dans une sombre atmosphère saturée d'asphalte. Elles se réfèrent donc aux visions sociales révolutionnaires des années 1960, tout en dressant un tableau dystopique inquiétant de leur devenir. Leurs structures homogènes, aux formes répétitives et aux dimensions gigantesques, érigent des villes à la fois agressives, cauchemardesques... et fascinantes. Mais quel impact peuvent-elles produire sur l'humanité et leurs habitants ? Ne dénotent-elles pas avant tout une volonté d'organiser la société et l'espace, jusqu'à les opprimer ? En effet, on peut craindre qu'une telle ville se voie destinée à développer une société ultra fonctionnelle... Ou, au contraire, à faire basculer nos vies dans un dysfonctionnement social menaçant et aliénant.

www.clemensgritl.com



VideoSculpture XXI (Vegas), 2019. 2 Manipulated LCD screens, 2 Tripods, Plexiglass, cables, HD Video (15 minute loop). 181 x 96 x 75 cm, Courtesy Emmanuel Van Der Auwera et galerie Harlan Levy Projects (Bruxelles)

EMMANUEL VAN DER AUWERA

Né en 1982.

Vit et travaille à Bruxelles.

Représenté par la galerie Harlan Levy Project (Bruxelles).

VideoSculpture XXI (Vegas)

Utilisant l'écran vidéo comme matériau sculptural, Emmanuel Van Der Auwera découpe les filtres qui composent chaque écran LCD et les place sur un trépied. Ce faisant, les images deviennent visibles sous forme de fragments, suivant la position du spectateur, et se découvrent selon plusieurs points de vue. Captée par des caméras thermographiques utilisées dans l'armée ou dans des dispositifs de surveillance, cette séquence brosse un portrait fantasmatique du « Strip » de Las Vegas. Les passants de l'avenue bardée d'enseignes apparaissent comme des sujets filmés non consentants, perçus à travers l'œil d'un sniper.

Wake Me Up at 4:20

Des avatars virtuels se confessent face à la caméra et expliquent leur ressenti, via ce dispositif narcissique, après avoir contemplé des images virales de suicide enregistrées en direct, circulant sur Internet. Cette installation vidéo scrute ainsi nos émotions (choc, sidération, voyeurisme...) et notre perception inter-sensorielle dans une existence où tout semble désormais médié par les écrans : comment ces images diffusées en masse opèrent-elles sur nous, jusque dans notre rapport au monde, à la mort, aux autres et à nous-mêmes ?

[Emmanuel Van Der Auwera](#)



Mue, 2017-2020

GREGORY CHATONSKY

Né en 1971 à Paris.

Vit et travaille à Paris et au Québec.

Les réseaux récurrents de neurones, habituellement désignés comme IA, permettent de faire muter les médias. A partir d'immenses bases de données accumulées sur le Web, il est possible de produire des images ressemblantes : on fournit à un réseau de neurones des milliers d'images d'oiseaux et de nouvelles images apparaissent que nous reconnaissons comme des oiseaux même si ceux-ci n'existent pas. Ce sont des médias de médias qui constituent une véritable rupture dans l'histoire de la production du réalisme. *MUE* nous convie à la métamorphose permanente des images prises dans le flux permanent d'une mutation. Un monde alternatif devient visible qui ressemble à celui que nous connaissons mais qui en diffère, comme la possibilité d'un embranchement inexploré. Ce sont des images réalistes mais qui ne sont plus réelles. Elles ne sont plus fondées sur la capture de la lumière (le photoréalisme) mais sur la synthèse des mémoires capturées dans les filets des données massives du réseau. Que devient l'image quand celle-ci est prise dans une série infinie ? Quelle est sa forme lorsqu'elle n'est que la forme de son change ? Dans quelle époque du réalisme entrons-nous lorsque nous reconnaissons comme réalistes des images qui ne proviennent pas de la capture de la réalité mais de l'hypermnésie du réseau ?

www.chatonsky.net



Strike, Single channel high-definition digital video, sound, flat screen mounted on two free standing poles, 28 seconds, 2010. Courtesy of Hito Steyerl, Esther Schipper Gallery (Berlin), and Andrew Kreps Gallery (New York).

HITO STEYERL

Née en 1966 à Munich.

Vit et travaille à Berlin.

Représentée par la galerie Esther Schipper (Berlin).

A travers cette courte boucle vidéo, Hito Steyerl frappe un écran LCD noir avec un ciseau à bois et creuse à sa surface, sous l'effet du choc, un réseau de fissures multicolores. Le mot STRIKE, qui encadre cette performance minimale et signifie « frapper quelque chose » ou « se mettre en grève », implique donc un acte de collision, de perturbation, de protestation ou de résistance. Il peut se lire soit comme un impératif qui nous incite à rejoindre l'artiste dans son action. Il s'apparente alors à un mouvement de contestation contre le pouvoir des écrans. Soit comme un geste iconoclaste dévoilant le mode de production, d'apparition et de diffusion des images. En brisant cet écran, Steyerl met donc à jour les infrastructures matérielles et technologiques, ainsi que leurs implications politiques et idéologiques, qui sous-tendent tout contenu représentationnel... Et souligne que l'écran détermine bien ce qui demeure visible ou invisible à la société, à nos esprits et à nos regards.

[Hito Steyerl](#)



2091 - The Ministry of Privacy, 2019.

MAXIME MATTHYS

Né en 1995 à Bruxelles.

Vit et travaille à Paris et Rennes.

« 2091 - The Ministry of Privacy » révèle les mécanismes de reconnaissance faciale utilisés par le gouvernement chinois afin de surveiller et d'opprimer les minorités ethniques, notamment Ouïgour et Kazakh, dans la région du Xinjiang. J'ai produit cette série en collaboration avec William Attache, ingénieur en intelligence artificielle, pour créer un logiciel de reconnaissance faciale similaire à ceux qu'utilise le gouvernement chinois. Puis je me suis rendu à Kashgar, l'un des derniers bastions de la culture Ouïgour et Kazakh, et l'une des villes les plus surveillées du territoire, pour photographier la vie quotidienne de ces populations. Malgré la censure du gouvernement, j'ai pu envoyer mes photographies dans les programmes de reconnaissance faciale développés au préalable sur mon ordinateur. Les logiciels ont alors procédé à la reconnaissance des habitants apparaissant sur les photos, et ont exporté leurs informations biométriques sur leur visage. Selon la technologie, certaines sont affichées sous forme de points rouges (appelés Landmarks) d'autres en utilisant le diagramme de Delaunay – une alternative utilisée pour cartographier de telles informations. Mon œuvre souligne ainsi le caractère intrusif de ces technologies, jusqu'alors invisibles, et la menace qu'elles représentent pour les habitants.

www.maximematthys.com/



Heat Maps, Tel Sarhoun Camp, Bekaa Valley, Lebanon, 2017.

RICHARD MOSSE

Né en 1980 à Kilkenny (Irlande).

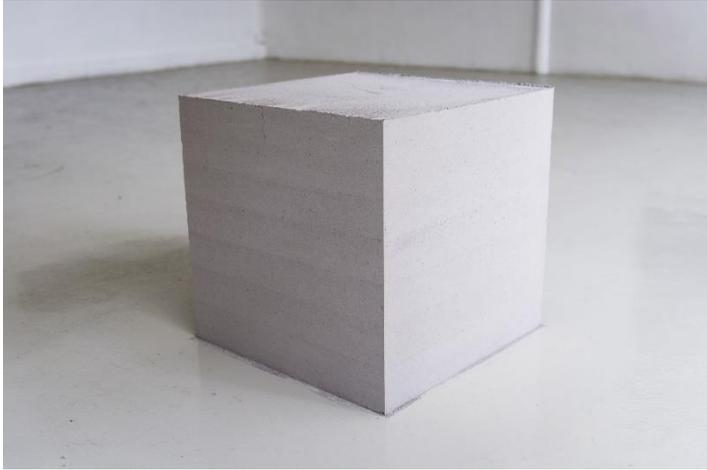
Vit et travaille à New York.

Représenté par la galerie Carlier Gebauer (Berlin, Madrid).

La série *Heat Maps* de photos retrace la vie des migrants dans différents camps du monde. Pour rendre compte de leurs conditions de vie, le photographe s'est muni d'une arme militaire, une caméra thermique capable de filmer à plusieurs kilomètres de distance. « Cette technologie de caméra très puissante et à mon avis très inquiétante, je la vois comme une allégorie du complexe militaro-humanitaire qui caractérise la seule réponse de l'Union européenne à l'afflux des migrants, la « crise des réfugiés » comme on l'a appelée. C'est la seule solution que nous ayons trouvée apparemment pour accueillir les demandeurs d'asile, les réfugiés qui débarquent sur nos côtes. » (Richard Mosse, interview dans *France Culture*).

La série *Infra* est marquée par l'utilisation par Mosse de Kodak Aerochrome, un film infrarouge de reconnaissance abandonné. Le film enregistre la chlorophylle dans la végétation vivante. Le résultat est la forêt tropicale luxuriante congolaise rendue dans un paysage magnifiquement surréaliste de roses et de rouges. Mosse a déclaré dans une interview au *British Journal of Photography* : « Je voulais exporter cette technologie vers une situation plus difficile, mettre fin aux conventions génériques des récits des médias de masse calcifiés, et remettre en question la façon dont nous sommes autorisés à représenter ce conflit oublié. J'ai voulu confronter cette technologie de reconnaissance militaire, l'utiliser réflexivement pour questionner les modes de construction de la photographie de guerre. »

www.richardmosse.com



Oxymoron, Cendres compressées issues de photographies brûlées passées au tamis, 2020.

XAVIER BAUER

Né en 1977 à Genève.

Vit et travaille entre Genève et Berlin.

Oxymoron

A première vue, un cube de béton se présente à nous. A mieux y regarder, on perçoit une fine poussière qui donne un aspect velouté au volume. Il y a également quelques fissures qui indiquent une certaine fragilité. Construit avec des cendres de photographies, *Oxymoron* est un leurre. Forme fantôme de son matériau premier, cette sculpture se tient devant nous comme une ruine en puissance, contenant sa propre dissolution. Sa temporalité demeure suspendue, et la pièce traverse la durée de l'exposition à la manière d'un funambule : tiendra-t-elle ou tombera-t-elle au gré des courants d'air et des déplacements des spectateurs autour d'elle ? Le monochrome gris se présente également comme une stèle synthétisant le flux bariolé d'images qui assaillent nos regards au quotidien, comme si trop d'images finissaient par tuer l'image dans ce flot de vanités. Et nous rappelle, à l'instar d'un memento mori, que tout retourne à la poussière...

Thermochrome

Cette pièce révèle des formes naissantes et évanescentes sur une surface thermosensible. Elle est constituée d'une peinture qui réagit à la chaleur : elle noircit lorsqu'elle est à température ambiante et devient transparente en chauffant. Des influx de chaleur sont ainsi programmés à intervalles réguliers et, en plaçant différents matériaux entre la source de chaleur et la surface thermosensible, des nuages se forment, créant une image en perpétuelle transformation, suspendue entre son apparition et sa disparition. Quelque chose ici rappelle la photographie, mais l'image ne se fixe jamais. A proprement parler, il n'y a d'ailleurs aucune image : ce que l'écran thermosensible nous montre est une empreinte thermique éphémère, qui se joue et se rejoue. Ce destin était aussi celui des premières photographies, que l'oxydation des sels d'argent vouait à un obscurcissement certain, telles des apparitions « disparaissantes ». Et c'est encore celui des images qui nous animent de l'intérieur...

www.xavierbauer.net

EXPOSITIONS SATELLITES – BIT20 • Paris

Durant le mois de novembre 2020, dix expositions satellites prennent place dans les lieux et galeries partenaires de la Biennale, situés dans le 20^e arrondissement et l'Est parisien. Les 31 artistes exposés ont été sélectionnés par un Jury de professionnels du monde de l'art, de l'image et de la photo, suite à un appel à projet (février-mai 2020).

Les lieux partenaires – BIT20 • Paris

Ménil 8, du 3 au 16 novembre 2020. Vernissage le mardi 3 novembre.

Galerie Eko Sato, du 4 au 18 novembre 2020. Vernissage le mercredi 4 novembre.

Confort Mental, du 3 au 17 novembre 2020. Vernissage le jeudi 5 novembre.

Galerie Plateforme, du 6 au 22 novembre 2020. Vernissage le vendredi 6 novembre.

Galerie Derniers Jours, du 7 au 22 novembre 2020. Vernissage le samedi 7 novembre.

Est Galerie, du 12 au 22 novembre 2020. Vernissage le jeudi 12 novembre.

Julio artist-run space, du 14 novembre au 5 décembre 2020. Vernissage le samedi 14 novembre.

Floréal Belleville, du 16 au 30 novembre 2020. Vernissage le jeudi 19 novembre.

Atelier Nuage Oblique, du 18 au 29 novembre 2020. Vernissage le mercredi 18 novembre.

Galerie AAB, du 19 au 29 novembre 2020. Vernissage le vendredi 20 novembre.

Le Jury de l'appel à projet – BIT20 • Paris

Galeristes, journalistes, critiques, commissaires d'exposition, enseignants, artistes, théoriciens ou historiens, les membres du Jury apportent un regard averti et exigeant sur les projets artistiques en compétition. Les galeries et lieux partenaires de la Biennale étaient aussi invités à se joindre au Jury.

Le vote s'est déroulé le samedi 4 juillet 2020 à l'Ahah. Il a réuni :

Thibault Brunet
Artiste photographe.

Christian Gattinoni
Artiste photographe, critique d'art, rédacteur en chef de la revue lacritique.org, commissaire d'exposition.

Stéphanie Pécourt
Directrice du Centre Wallonie Bruxelles.

Yan Di Meglio
Directeur de la Galerie Intervalle.

Marie Cantos et Doria Tichit
Directrice artistique et directrice manager de l'Ahah.

Andrea Holzherr
Responsable des expositions de Magnum Photo.

Marion Zilio
Critique d'art et commissaire d'exposition indépendante.

Daniel Guionnet et Valérie Toubas
Fondateurs et co-directeurs de la revue Point Contemporain.

Geoffroy Dubois
Directeur de la Galerie Paris-Beijing, Paris.

Carine Le Malet
Directrice artistique du Cube, commissaire d'exposition.

Eko Sato
Directrice de la Galerie Eko Sato et commissaire d'exposition.

Maria Ibanez Lago et Constanza Piaggio
Co-directrices de Julio Artist-run Space, artistes et commissaires d'exposition.

Les artistes lauréat.e.s – BIT20 • Paris

Les 31 artistes lauréat.e.s de l'appel à projet 2020

Guillaume Amat
Fred Atlan
Zoé Aubry
Camille Benarab-Lopez
Damien Caccia
Julie Chovin
Paul Créange
Nicolas Descottes
Liliana Farber
Antje Feger & Benjamin Stumpf (présentés dans l'exposition phare)
Gaëlle Foray
Hideyuki Ishibashi
Farah Khelil
Mana Kikuta
Bérénice Lefebvre
Lucas Leffler
Marie Lelouche
Camille Lévêque
Lilly Lulay
Maxime Matthys (présenté dans l'exposition phare)
Jonathan Monaghan
Ivan Murit
Julie Navarro
Stefane Perraud
Stéphanie Roland
Ikuhisa Sawada
Timothée Schelstraete
Doriane Souilhol
Andréa Vamos
Filipe Vilas-Boas
Mathieu Zurcher

La programmation des expositions satellites – BIT20 • Paris



Marie Lelouche, *Vous avez un nouveau souvenir*, 2019.

GALERIE MENIL 8

3 – 16 novembre 2020

Vernissage le 3 Novembre

8 Rue Boyer, 75020 Paris

Du mercredi au dimanche

de 14h30 à 19h30 et sur rdv

Artistes : Nicolas Descottes / Mana Kikuta / Marie Lelouche / Timothée Schelstraete

NICOLAS DESCOTTES

Né en 1968 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Je réalise depuis plusieurs années une étude sur l'accident. J'ai débuté par une série portant sur les empreintes des immeubles parisiens ayant subi un incendie. Puis j'ai récupéré sur le bord de l'autoroute entre Paris et Anvers des pneus et des pare-brise explosés que j'ai photographiés à la chambre, en noir et blanc, dans mon atelier. J'ai ensuite établi des parallèles avec des formes végétales travaillées à la poudre de graphite. Je ressentais le besoin d'avoir une analyse plus précise de ces fragments de collisions, et de les documenter comme une radiographie. Une nouvelle réalité apparaît alors, tel un « tapis de cristaux acérés », pour reprendre les termes de J.G Ballard dans son roman *Crash !* (1973).

www.nicolasdescottes.com

MANA KIKUTA

Née en 1986 à Hiroshima. Vit et travaille à Paris.

« Senbazulu » est un film tourné en 16 mm, dans lequel des mains plient et déplient une grue en papier à l'infini. Ce geste nous met face à l'abîme de la commémoration de la bombe d'Hiroshima, dont la légende des « mille grues » raconte, suivant les dires d'une survivante de la catastrophe, que si l'on plie mille grues en papier dans l'année, notre vœu de santé, de longévité, d'amour ou de bonheur peut s'exaucer. Le papier de l'origami (20x20cm) a été enduit d'une solution photosensible qui bleuit lentement quand on l'expose au soleil. Les mouvements et les plis du papier dessinent, à mesure de la répétition des gestes, un motif sur la feuille. Ainsi, une fois redevenue plane, la feuille garde la trace des pliages comme la photographie d'une prière ou d'un recueillement, dont l'aspect général semble identique, mais dont les détails varient toujours. Une série de cyanotypes résultant de ces manipulations est exposée avec le film.

manakikuta.com

MARIE LELOUCHE

Née en 1984 à Saint-Junien. Vit et travaille à Lille.

Représentée par la galerie Alberta Pane (Paris-Venise).

Le titre de cette série est emprunté au slogan d'une célèbre marque de téléphone : « Vous avez un nouveau souvenir », un message qui apparaît avec une image stockée dans notre appareil. Mais alors, que sont ces nouvelles mémoires externes, et ces nouvelles forces du souvenir ? Marie Lelouche propose des sculptures qui sont à la fois les reconstructions fragmentées de formes empruntées, des lieux de mémoire, ou les protagonistes de l'exposition. Elles ont chacune un prénom et prennent la parole au travers d'une application de chat ouverte dont les vibrations, à chaque message, attirent notre attention. L'artiste s'est appuyée sur une collection d'enregistrement 3D qu'elle rassemble depuis plusieurs années. Les scanners tridimensionnels sont des outils optiques qui rappellent par bien des aspects les appareils photographiques. C'est par la platitude de nos écrans que nous accédons à ces volumes et à ces espaces conservés sous forme de données, avec la frustration de ne pouvoir les revivre pleinement.

marielelouche.com

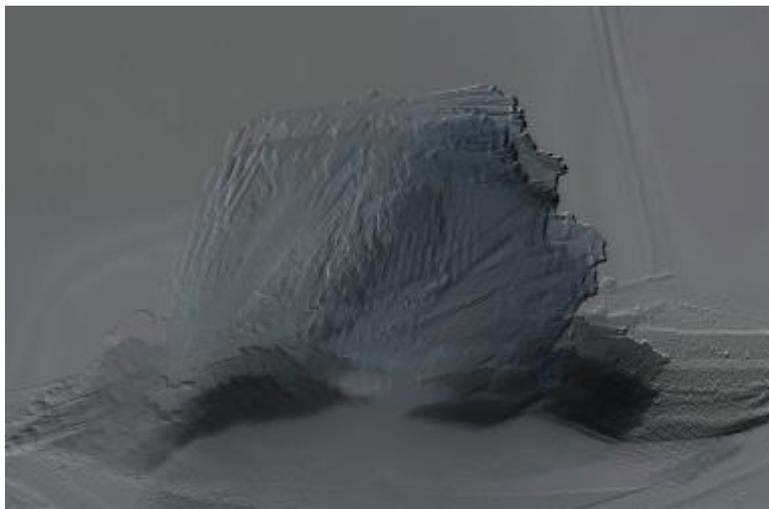
THIMOTHÉE SCHELSTRAETE

Né en 1985 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Représenté par la galerie Valérie Delaunay (Paris).

Ce projet tend vers la même obsession : la grille comme motif inhérent au processus d'impression, et comme surface accidentée recouverte de peinture et barrée, à la manière d'un châssis. Mes dernières œuvres cherchent à incorporer le matériau photographique à la peinture, à travers le transfert d'impression laser A4 sur la toile, à l'aide de liant acrylique transparent. Ainsi seule l'encre (toner) subsiste à la surface du tableau dans une accumulation de strates, mêlant transfert photographique et image-peinte, suivant un jeu d'allers-retours incessants. Il s'agit de considérer le tableau comme surface sensible, et réceptacle de gestes et d'images fragmentées. Mais aussi d'étudier les liens ténus qu'entretiennent peinture et photographie, figuration et abstraction, reproduction mécanique et manuelle.

timotheeschelstraete.com



Fred Atlan, *Précipité de voyage 01*, 2020.

GALERIE EKO SATO

4 — 18 novembre 2020

Vernissage le 4 Novembre

57 rue des Cascades, 75020 Paris

Du mercredi au samedi

de 14h30 à 19h00 et sur rdv

Tel : 06 24 92 13 23

www.ekosato.com

Artistes : Fred Atlan / Doriane Souilhol / Andréa Vamos

FRED ATLAN

Né en 1966 à Toulon. Vit et travaille à Paris.

Mon champ photographique se nourrit de matière glanée dans mon quotidien, que je réanime. Ces restes (vieux pains, papiers froissés, briques et emballages) se trouvent brouillés, hachés, empilés entre eux... Et figés par la photographie pour former des « précipités » de matière, d'humeur ou de voyage. Ces agrégats ressemblent aux reliquats d'un monde originel, et figurent une odyssée fictionnelle dans l'archaïque. Du rocher posé à l'objet flottant, de la chute à l'abri, du jour à la nuit, ces images sont les symboles d'une mythologie fragile et angoissante. Ainsi, ces paysages aux résonances brutales interrogent l'épuisement de nos regards, trop habitués à nier l'obsolescence et l'étrangeté des choses.

www.fredatlan.fr

DORIANE SOUILHOL

Née en 1981 à Nîmes. Vit et travaille à Marseille.

Mes recherches m'ont porté à étudier les prémices des télécommunications et les premiers enregistrements sonores de voix sur disques. Certains d'entre eux étaient en verre, le son étant alors « dessiné » grâce à une technique mêlant le son et la lumière, qui s'apparente au procédé photographique. Je propose ainsi un travail d'impression sur verre et sur miroir à travers des pièces ultra sensibles à la luminosité. Le titre de cette série, Sur la position des nœuds dans les lames qui vibrent transversalement, renvoie à la thèse du physicien Jules Lissajous (1850), dédiée aux vibrations acoustiques par réflexion de signaux lumineux sur un miroir préalablement fixé à l'objet qui vibre. J'explore la matérialité évanescence et impalpable de l'onde, du son et de la lumière... Et leur possible va-et-vient, quand le son se donne à voir et la lumière se fait entendre.

www.mydoriane.com

ANDREA VAMOS

Née en 1981 en France. Vit et travaille à Paris.

L'installation in situ « After works » se compose de 36 tirages 36x24cm sur celluloïd, accrochés par des systèmes de suspension de fond (pieds et barres utilisés en studio photo). Ces images proviennent d'une dizaine de kilomètres de pellicules vierges voilées, que j'avais déployées dans les jardins de la Maison Cocteau lors d'une résidence, et sur lesquelles la nature a déposé ses traces. À la manière du photographe qui, dans son laboratoire argentique, déroule ses films pour les sécher et découvrir ses images, j'ai repris la verticalité de ce geste intime dans mon installation. Cet agencement s'inspire également des forêts, et de leurs arbres tendus vers le ciel. « After works » invite en effet le public à s'immerger et à circuler dans cette multitude d'images, regroupées par familles, selon les formes dessinées par l'altération du temps sur la pellicule sensible.

www.andreavamos.com



Ikuhisa Sawada, *Closed Circuit*, 2018

CONFORT MENTAL

3 — 17 novembre 2020

Vernissage le 5 Novembre

41, rue Saint Blaise 75020 Paris

Du mercredi au dimanche

de 14h30 à 19h30

Tel : 06 65 15 81 81

www.confortmental.com

Artistes : Julie Navarro / Ikuhisa Sawada

JULIE NAVARRO

Née en 1972 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Des images de ma collection *bucolique et contemplative* sont percées de 17 trous, selon le motif des hygiaphones* qui amplifient la parole, et traversent son support. Les images sont imprimées sur des paravents-cloisons en vis à vis de peintures – ondes– imprimées sur plexiglas, et d'autres suspendues par des câbles qui bougent, remuent au grès des souffles, paroles, et éternuements. Paravent donne du sens et du son à la forme pour laisser traverser le son tout en filtrant, et amplifiant les vibrations qui se répercutent, de l'autre côté, se dressent dans l'espace. Paroles à travers les ponts, les bois, les montagnes, faire signe au paysage et dilater sa parole filtrée. Animisme tranquille de l'image sonore, en la laissant faire signe à sa manière. Donner du phonique à la vision. On me parle derrière le paravent ? Est ce que l'art te parle ? Qu'entends tu ? le ruisseau, les pins, la mer ? des sommets inaccessibles. Imaginer ce qu'il se passe derrière le paravent, derrière l'image. Etre à l'écoute des confidences. Prendre soin de ce qui se murmure, ce qui n'est pas encore, ce qui pourrait être. Quelque chose est en cours. Le présent se relie au passé par l'imagination. Les ondes vibrent de potentialités. Chaque paravent génère un *je qui s'est ouvert à l'autre*, entre sources d'émissions et sources de perceptions.

www.julienavarro.net

* Dispositif de protection avec membrane vibrante amplifiant le son dans les guichets publics – nom tiré d'Hygie, déesse de la santé et de l'hygiène - conçu à la suite de l'épidémie de grippe de 1945 en France. Elle fit de nombreuses victimes et contamina une grande partie des agents de vente de la SNCF, laquelle demanda à ses ingénieurs d'inventer un système permettant de voir, d'entendre et de protéger son personnel.

IKUHISA SAWADA

Né en 1970 à Tokyo. Vit et travaille à Tokyo.

Représenté par la galerie itinérante Meeting Art Point.

Dans la série « Closed circuit » (circuit fermé), initiée en 2012 et toujours en cours, Ikuhisa Sawada explore les espaces de circulation anonymes du réseau des trains et métros de la ville de Tokyo. Ces lieux de transit, habituellement considérés comme sans intérêt, sont devenus son sujet photographique à l'issue d'un protocole de prises de vue établi de la manière suivante : « Je me suis donné deux conditions pour ce travail. Premièrement, trouver un sujet que je puisse photographier quotidiennement, à toute heure. Deuxièmement, que ce lieu soit un espace public ordinaire. Il était important pour moi d'instaurer une pratique répétitive et que le lieu soit dégagé de tout affect ; c'est ce qui m'a amené à photographier les gares et stations de métro de Tokyo. Quand j'expose, je superpose des couches de photographies dans l'espace afin que le point de vue change au fur et à mesure du déplacement du spectateur dans la galerie. » Les dispositifs immersifs qu'Ikuhisa Sawada crée à la suite de ce processus de fragmentation du réel amènent la photographie dans le registre d'une expérience physique, où les images dialoguent avec le lieu et construisent des nouvelles perceptions de l'espace.

www.sawadaikuhisa.com



Paul Créange, *Mémoires (Fleurs)*, 2019.

PLATEFORME

6 — 22 novembre 2020

Vernissage le 6 Novembre

73, rue des Haies 75020 Paris, France

Du mercredi au dimanche

de 15h00 à 19h00

Tel : 09 54 92 23 35

www.plateforme-paris.com

Artistes : Julie Chovin / Paul Créange / Jonathan Monaghan

JULIE CHOVIN

Née en 1983 à Valence. Vit et travaille à Berlin.

« Variation on Residences » cherche les traces du château de Białystok, en Pologne, où l'artiste a fait une résidence en 2017. Elle prend pour point de départ une série de photos documentaires sur des biens immobiliers postmodernistes colorés, construits pour la plupart après 1989, célébrant le début du capitalisme et de la liberté en Europe de l'Est. Il s'en suit une variation d'œuvres sur plexiglas, mélangeant photographies d'objets et formes archétypales de château issues de jouets en plastique pour enfants. Ces pièces apparaissent comme un décor de théâtre ou un bâtiment ouvert, sans intérieur ni extérieur. Elles brillent comme de faux diamants de plexiglas, matériau artificiel de l'ère pétrolière, substitution bon marché du verre, utilisé principalement dans les entreprises du capitalisme tardif.

www.juliechovin.com

PAUL CRÉANGE

Né en 1987 à Troyes. Vit et travaille à Paris.

Paul Créange a entrepris de « tordre » l'image photographique dans de multiples directions et de la disséquer. Jusqu'au point où il lui est apparu que les images produites n'avaient plus de raison de rester figées dans la planéité du dispositif photographique. Cette évolution s'est traduite dans une hybridation entre photo, sculpture et installation lumineuse. C'est en travaillant sur des décors de publicité qu'il a pu réaliser la quantité de déchets engendrés par de tels processus de fabrication « tout-jetable », et a commencé à les collecter, à les transformer et à les réemployer dans ses créations plastiques. La photographie apporte une aura à la sculpture, et lui donne sa couleur, sa profondeur et son contenu, sous la forme d'éclats d'une nature fragmentée. La sculpture tente de rassembler ces fragments et de les réintégrer dans une unité formelle organique – tout en exposant le caractère artificiel de ce pseudo-organisme précaire, dont les entrailles et la structure se laissent voir –, et de tisser une dialectique entre naturalité et artificialité.

www.paulcreange.com

JONATHAN MONAGHAN

Né en 1986 à New York. Vit et travaille à Washington D.C.

Représenté par la galerie 22,48m2 (Paris).

Présentée sous forme de grandes décalcomanies murales, la série « Sentries » se situe entre la photographie et la sculpture. En utilisant un large éventail de matériaux et de textures photographiques, les formes composant ces grandes installations sont créées à l'aide d'un logiciel 3D CGI. Les images qui en résultent sont nettes et détaillées, à l'instar de l'esthétique visuelle des publicités. De couleur rose ou vert bonbon, ces pièces baroques utilisent ainsi des codes visuels consuméristes familiers, ou apparaissent comme des artefacts extraterrestres d'étranges dimensions. Naviguant d'une esthétique douce et satinée, qui peut toutefois nous rebuter, à un univers futuriste, ces œuvres reprennent l'iconographie d'appareils électroniques et de caméras de surveillance. Elles révèlent les obsessions, les angoisses et l'exhibitionnisme de notre société à l'ère du numérique.

www.jonmonaghan.com



Gaëlle Foray, *Vue de la chambre sur la piscine*, 2018.

GALERIE DERNIERS JOURS

7 – 22 novembre 2020

Vernissage le 7 Novembre

5 Rue Saint-Blaise, 75020 Paris

Du mardi au samedi

de 16h à 19h et sur rdv

Tel : 06 85 07 63 32

www.derniersjours.com.wordpress.com

Artistes : Guillaume Amat / Gaëlle Foray / Ivan Murit

GUILLAUME AMAT

Né en 1980 à Angers. Vit et travaille à Paris.

« Les installations in situ de « La profondeur des roches » relèvent de la performance, de la mise en scène et de la sculpture. Car si le résultat est éminemment photographique, voire pictural, ces réalisations visuelles prennent source dans le Land Art. En effet, Guillaume Amat récuse toute post-production numérique pour privilégier l'engagement sur le terrain : miroirs, cordes, papiers, hameçons, chevalets ou cadres sont disposés sur les sites de ses déplacements pour chaque prise de vue. Dans le Parc Naturel des Bardenas Reales (Espagne), il monte un théâtre des illusions à travers des compositions poétiques aux accents romantiques, dramatiques... ou parfois burlesques. Il joue de notre fascination pour ce territoire désertique qu'il sublime, pour mieux nous piéger dans les trappes de la perspective albertienne et l'illusion de la transparence photographique. » Raphaële Bertho.

www.guillaumeamat.com

GAËLLE FORAY

Née en 1978 à Mâcon. Vit et travaille au Plateau d'Hauteville.

Cet ensemble de collages et d'assemblages est constitué de photographies récupérées et d'objets (souvenirs rapportés de vacances, objets de décoration, figurines...). Mon travail s'apparente à une forme d'anthropologie ou d'archéologie, dont la collecte d'artefacts sert de point de départ afin d'observer nos cultures et leurs motifs : repas de famille, cérémonies, vacances, sorties du dimanche, rêves stéréotypés... Plus largement, je commente la façon dont les politiques territoriales, agricoles ou touristiques, nous configurent. Je reconstruis ainsi des mondes miniatures pour transcender le poids et les carcans de nos habitudes culturelles.

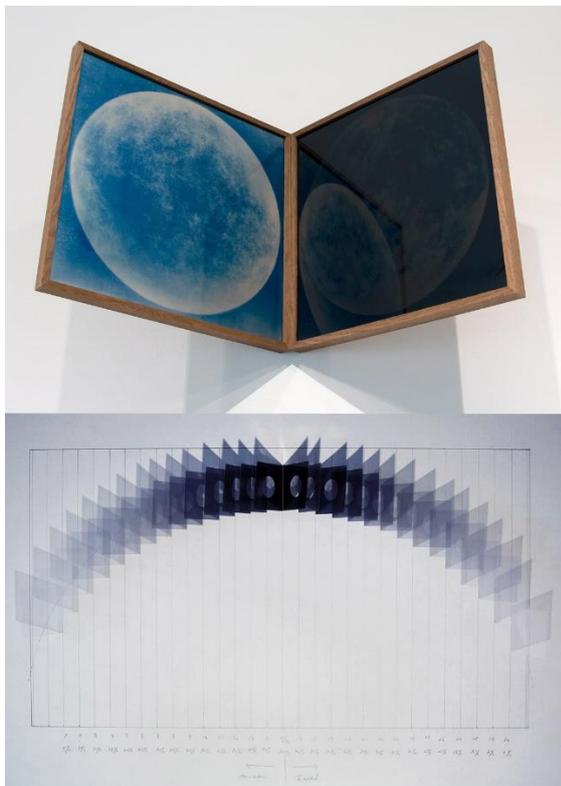
www.gaelleforay.com

IVAN MURIT

Né en 1990 à Strasbourg. Vit et travaille à Paris.

Ivan Murit interroge le mode de production automatique des images, dans des œuvres prenant la forme d'outils manipulés par des programmes informatiques ou des algorithmes. Portée par le rythme mécanique d'un plotter de découpe, la graine pointue du feutre pénètre les fibres du papier. La diffusion débute. Immobile quelques instants, cette pointe gorgée d'encre étend ses racines. La durée du contact avec la feuille fait varier la taille du point apparu. Une fois le décompte achevé, l'outil graphique s'élève à nouveau et passe à l'emplacement suivant. Point par point, l'image se dévoile. Graines, noix ou cosses, les fruits de ce processus d'impression proposent un autre regard sur la symbiose possible entre image numérique et monde végétal.

www.ivan-murit.fr



Hideyuki Ishibashi, *Lune et Terre 1893-1894*, 2020.

EST GALERIE

12 — 22 novembre 2020

Vernissage le 12 Novembre

76 rue Saint-Maur, 75011 Paris

Du mercredi au dimanche
de 14h30 à 19h30 et sur rdv

**Artistes : Hideyuki Ishibashi / Stéfane Perraud / Stéphanie Roland /
Filipe Vilas-Boas**

HIDEYUKI ISHIBASHI

Né en 1986 à Kobe. Vit et travaille à Paris.

Représenté par la galerie Ibasho (Anvers), et la galerie IMA (Shinagawa).

La série « Stjernhimmeln » se réfère au projet photographique « Célestographies » du dramaturge suédois August Strindberg (1893-1894) produite sans chambre ni optique, d'inspiration scientifique et occultiste. Afin de démontrer que notre perception du monde est une illusion, car soumise aux limites de notre œil et de sa construction, Strindberg exposa directement des plaques photographiques face à la lune, au soleil et aux étoiles, pour réaliser une « radiographie du ciel constellé », comme si la photographie pouvait capturer leur nature cachée. Appréciant également la poésie et le surnaturel de l'image apparaissant lors des réactions chimiques, Strindberg n'a pas fixé certaines de ses « Célestographies », dont les images positives sont conservées à la Bibliothèque Royale de Suède, mais ne sont jamais exposées en raison de leur fragilité. Toutes les plaques négatives d'origine, quant à elles, ont disparu.

www.hideyukiishibashi.com

STÉFANE PERRAUD

Né en 1975. Vit et travaille à Paris.

Ces gravures rassemblent plus de vingt paysages sous-marins collectés d'après des photographies satellitaires. L'inaccessibilité et l'invisibilité de ces volcans de très hautes altitudes négatives (plus de 4000 mètres), mais qui n'affleurent pas à la surface des eaux, forcent à la rêverie... alors que nous connaissons mieux la surface de la lune que le fond des océans. Par exemple, le Tamu situé au large de la Guyane, l'un des volcans les plus grands du système solaire, n'a été découvert qu'en 2013. Les gravures exécutées au laser perforent le papier de micro orifices laissant passer la lumière comme de la dentelle. Des panneaux de Leds agencés à l'arrière de la feuille diffusent un flux vidéo faisant vibrer les gravures par endroits, comme si elles étaient animées d'une vitalité délicate. Chaque gravure est accompagnée d'un texte qui raconte un événement spécifique lié au volcan. Se dévoile ainsi un univers secret et complexe qui remet la cartographie dans un imaginaire romantique, exotique et parfois naturaliste.

www.stefane-perraud.fr

STÉPHANIE ROLAND

Née en 1984 à Bruxelles. Vit et travaille à Bruxelles.

Chaque heure, une étoile morte répertoriée par les institutions spatiales (NASA et ESA) est imprimée sur une feuille de papier spécial, grâce à une imprimante connectée à leurs bases de données. Cette photo est ensuite déposée dans un bac d'eau, et le papier, créé avec l'aide de physiciens, se dilate. A l'image de l'univers en expansion, il change alors de forme grâce aux gestes de l'artiste, formant des constellations variées, jusqu'à sa dissolution atomique complète. Ce processus est ensuite diffusé en positif sur un petit écran vidéo. Puis en négatif, en temps différé, sur une projection de grande taille dans l'espace d'exposition. La mort d'une étoile, un très long phénomène à l'échelle astronomique, se trouve ainsi transposée à portée de perception humaine.

www.stephanieroland.be

FILIFE VILAS-BOAS

Né en 1981 à Barcelos, Portugal. Vit et travaille à Paris.

Projection interactive, méditative et musicale qui traite de l'exploration spatiale ainsi que de notre quête de sens et de transcendance, « Star Tracks – L'Astrophone » se présente sous forme d'un orgue de Barbarie céleste. Pour les Grecs, le cosmos s'animait selon des principes qu'ils déduisaient de leurs observations et qu'ils appliquaient aux mathématiques, à la musique et à la vie de la cité en général. Inspiré de l'astronomie grecque antique et de la théorie de l'harmonie des sphères, cette œuvre propose une combinaison de rouages mécaniques et algorithmiques utilisant la Voie lactée en guise de partition musicale. En jouant avec la vitesse et le sens de rotation du dispositif, le public peut générer des perles musicales... mais aussi des dissonances et du chaos.

www.filipevilasboas.com



Mathieu Zurcher, *Totem de fouille*, 2020.

JULIO ARTIST-RUN SPACE
14 novembre — 5 décembre 2020
Vernissage le 14 Novembre

13 rue Juillet 75020 Paris
Du mercredi au samedi
de 16h à 19h

www.spaceinprogress.com/

Artistes : Camille Benarab-Lopez / Mathieu Zurcher

CAMILLE BENARAB-LOPEZ
Née en 1989 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Cette série se compose d'images récoltées dans ma collection de visuels photographiques : photocopies en bibliothèque, recherches Internet, captures d'écran... Les figures qui y apparaissent sont récurrentes, et réemployées ou combinées sous plusieurs formes : il s'agit d'obsessions formelles et sémantiques qui me hantent sans que je ne puisse en venir à bout. On y retrouve souvent des portes, des fenêtres, des halos, des lignes d'horizon. Par différents procédés d'enregistrement et d'impression qui les sortent de leur latence numérique, ces visuels se déposent sur de multiples supports. Au fur et à mesure que les images s'incarnent matériellement, elles deviennent des résidus où ne subsistent que des indices. Face à l'inquiétude que provoque leur dissémination, je tente de les contenir et de les assembler dans un cadre. Les surfaces qui accueillent ces flux d'images permettent ainsi de les figer et, par un jeu de correspondance ou de dissonance, d'établir des relations et des dialogues au sein des corpus qui m'occupent. Dans un double mouvement de monstration et de dissimulation, il s'agit d'atteindre le point de rupture de la lisibilité de l'image, afin de créer un désir et une frustration du regard.

www.camillebenarablopez.fr

MATHIEU ZURCHER

Né en 1987 à Martigues. Vit et travaille à Marseille.

Les « Totems de fouille » sont des sculptures en béton accueillant en leur sein des images préalablement froissées et pliées par l'artiste. Une fois moulées, ces colonnes sont fouillées à l'atelier à l'aide de différents outils, et révèlent une image photographique façonnée, emprisonnée dans la matière. Mathieu Zurcher établit un dialogue fait de tensions et de luttes entre photographie et sculpture, dans un geste architectural reprenant la structure du pylône et de la colonne comme support d'images.

mathieuzurcher.format.com



Camille Lévêque, *Summit Meeting*, 2019.

FLORÉAL BELLEVILLE

16 — 30 novembre 2020

Vernissage le 19 Novembre

43, rue des Couronnes, 75020 Paris, France

Du mardi au dimanche

de 11h à 19h

www.florealbelleville.com

Artistes : Zoé Aubry / Bérénice Lefebvre / Camille Lévêque / Farah Khelil

ZOÉ AUBRY

Née en 1993, vit et travaille à Genève.

D'abord il y a des mots – des mots sur un crime – puis une image. Les faits que je rapporte sont des féminicides. Leur nombre est alarmant : en France, une femme est tuée tous les deux ou trois jours. Derrière cette statistique qui se répète chaque année, il y a des vies, des prénoms, des victimes collatérales. L'extraction de ces meurtres à partir de faits divers, couplée à leur convergence, met viscéralement en évidence la récurrence et la violence d'un fait social. L'identité de la victime et de l'auteur du crime sont soigneusement consignées, tout comme la date du crime, le lieu, les plaintes déposées précédemment, la peine du criminel et le lien entre les deux. Souffrant d'atrocités similaires à celles qui ont été infligées à ces femmes, ces photographies résultent d'un processus de détérioration d'une violence extrême. Remodelées en trois dimensions, les représentations de l'espace se réinventent. Conscient de lui-même, le plan projectif est alors extrait de sa caractéristique bidimensionnelle pour sortir du cadre. Par leurs mouvements, les pièces abordent notre situation de spectateur, ce qui implique une responsabilité de notre part. Tout se passe donc en dehors de l'image.

www.z-aubry.com

BERENICE LEFÈBVRE

Née en 1987 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Représentée par la Galerie Eric Mouchet (Paris).

Ma démarche artistique trouve son impulsion dans la marche. Cet acte de traverser l'espace évolue en une forme symbolique d'habiter le monde, où l'attitude du corps est celle d'un observateur lancé dans une quête de territoires inconnus. C'est en périphérie des villes que cette action se déroule, dans cet interstice où le corps se confronte à une multitude de surfaces, de cadres et d'écrans physiques ou imagés. Je génère dès lors une banque d'images (documents photographiques et éléments graphiques numériques) qui me permettent de moduler et de créer des hybridations entre image, sculpture et installation. Il en résulte une diversité d'interventions et de combinaisons possibles, qui renouvellent notre regard sur un paysage architectural en mutation. L'expérimentation en atelier montre que la photographie, le numérique et la sérigraphie, loin d'être des procédés purement mécaniques ou des reproductions fidèles d'un élément, acceptent des hasards qui se dessinent dans les compositions. Ces procédés me permettent de renouer avec une certaine magie de l'image, et l'unicité de l'œuvre d'art.

[Bérénice Lefèbvre](#)

CAMILLE LÉVÊQUE

Née en 1985 à Paris. Vit et travaille à Ivry-sur-Seine.

Orchestrant une discussion à deux voix, Camille Lévêque et Lucie Khahoutian racontent et défont leur rapport à l'Arménie et à la mémoire. La première, Française d'origine arménienne, et la seconde, Arménienne exilée en France, confrontent leur histoire et la façon dont le temps altère leurs souvenirs, transformant leur vécu en récits romancés, laissant volontairement la place à des inexactitudes et à des réécritures. Sous forme de diptyque, cette conversation met en exergue le rapport mélancolique d'une communauté à son patrimoine, et les échanges parfois difficiles entre les Arméniens et leur diaspora. Cet échange confronte archive et médias contemporains, et engage un va-et-vient entre passé, présent et futur, réalité et fiction. L'histoire racontée ici suit le fil du temps, son impact sur la mémoire, et par conséquent, sur la vérité. En fouillant dans le récit, des incohérences apparaissent, et révèlent que nous n'assistons en fait pas à une discussion, mais à un monologue. Camille Lévêque est seule maîtresse de l'opération, attribuant à son alias Lucie Khahoutian (en réalité sa grand-mère) une voix plus légère que la sienne. Ce dialogue intérieur, mis en scène et développé en conversation imaginaire entre plusieurs générations de la même famille illustre alors pleinement la construction d'une identité en strates, et la volonté d'un nouveau champ lexical pour raconter l'arménité.

www.camilleleveque.com

FARAH KHELIL

Née en 1980 à Carthage (Tunisie). Vit et travaille à Paris.

Représentée par la Galerie Selma Feriani (Tunis).

« Effet de surface » est une série de diapositives, autrefois employées comme supports de cours d'histoire de l'art, percées au laser selon des motifs prélevés dans un dictionnaire ancien. Dans ce contexte, le spectateur perçoit les œuvres à travers un effet de surface brûlée, dessinant des formes et des signes. Ces œuvres, que je n'ai jamais vues en vrai, ont été directement photographiées dans des catalogues raisonnés, puis développées sur diapos. Leur projection est intégrée dans une installation agençant des documents, cartes postales, livres et objets que nous trouvons dans les librairies des musées. Étudiante aux Beaux-Arts de Tunis, je n'avais pas d'accès aux œuvres originales dans les institutions ou les galeries. C'est seulement à travers les livres d'histoire, les médias ou Internet, que j'accédais au sens de l'œuvre. Je procède ainsi à une remise en jeu ontologique des définitions conventionnelles de l'œuvre d'art, de son exposition, de son appréhension et de sa compréhension sémantique.

www.farahkheilil.free.fr



Lilly Lulay, *Digital Dust* AUG2017, 2020.

GALERIE OBLIQUE NUAGE

18 – 29 novembre 2020

Vernissage le 18 Novembre

19 rue de la Mare, 75020 Paris

Du mardi au samedi

de 14h à 19h

oblique.nuage@gmail.com

Artistes : Liliana Farber / Lilly Lulay

LILIANA FARBER

Née en 1983 en Uruguay. Vit et travaille à New York.

Combinant des vues aériennes et des images générées automatiquement par un algorithme d'apprentissage entraîné sur Google Earth, la série « Terram in Aspectu » crée de fausses photographies documentaires, d'apparence neutre et précise, représentant des îles. Apparaissant sur d'anciennes cartes scientifiques, ces paysages s'avèrent en réalité illusoires, et témoignent d'erreurs historiques, de mensonges géopolitiques et d'histoires mythologiques. Ce projet réfléchit à la conception, à l'institution et à l'héritage de nos savoirs, en explorant le potentiel de manipulation de la cartographie et des photographies artificielles. La foi que l'on accorde aux technologies anciennes et modernes pour définir la géographie du monde s'en trouve ébranlée, alors que Liliana Farber propose également une enquête sur les ascendances coloniales de la plateforme Google Earth. Les cartes et les images ne font pas que représenter des territoires : elles les produisent aussi.

www.lilianafarber.com

LILLY LULAY

Née en 1985 à Francfort. Vit et travaille à Francfort et Bruxelles.

Représentée par la galerie Kuckei + Kuckei (Berlin).

Lilly Lulay observe la manière dont le smartphone a changé notre façon de produire, partager et stocker des photos. En particulier, comment nos images sont automatiquement cataloguées et analysées par des algorithmes. « Digital Dust » est un autoportrait de l'artiste basé sur l'intégralité des photos que son smartphone a réalisées et reçues en un an. Les bandes de tissu, qui ressemblent à des rouleaux de film, sont en fait des timelines. Il s'agit de captures d'écran du compte Google Photo de l'artiste, un cloud sur lequel son smartphone stocke toutes ses images et les organise, non seulement par date et par lieu, mais aussi en reconnaissant leur contenu. Chaque bande représente la quantité croissante d'images que l'on crée et partage avec nos smartphones en l'espace d'un mois, et vise à nous faire prendre conscience que ces nouvelles pratiques photographiques révèlent aux entreprises numériques nos intérêts, nos comportements et les lieux que nous fréquentons. Les métadonnées de nos photos peuvent ainsi nous décrire bien plus précisément que la photo biométrique de notre passeport, alors que la crise du Covid-19 a déclenché un débat public : les états sont-ils autorisés à utiliser les données de localisation des citoyens ? Et pourquoi Google serait-il habilité à collecter et analyser le contenu de ces données ?

www.lillylulay.de



Lucas Leffler, *Mudprint – ZB05*, 2019.

GALERIE AAB

19 — 29 novembre 2020

Vernissage le 20 Novembre

1, rue Francis Picabia, 75020 Paris

Du mardi au dimanche

de 14h à 19h

Tel : 01 73 74 27 67

www.ateliers-artistes-belleville.fr

Artistes : Damien Caccia / Lucas Leffler

DAMIEN CACCIA

Né en 1989 aux Lilas. Vit et travaille aux Lilas.

« Larmes » est une série d'images miniatures réalisées avec un téléphone portable entre 2015 et 2019, transférées du papier photographique sur des gouttes de colle séchée. Cette fine pellicule de colle s'apparente ainsi à des camées, et fait office de lentille, suivant une perspective inversée. Le spectateur se rapproche au plus près de l'image afin d'en distinguer le contenu, et compense sa faible définition par une plus grande concentration du regard. Cet engagement transforme alors notre perception qui s'arrache au flux continu d'images inondant notre quotidien. Remettre en mouvement le regard contemporain « médusé », tel est bien le sens de ce projet dont le titre renvoie autant au support (les gouttes de colle) qu'à la physiologie de l'œil qui peut à la fois voir et s'émouvoir.

www.damiencaccia.com

LUCAS LEFFLER

Né en 1993 à Virton. Vit et travaille à Bruxelles.

Représenté par la galerie Pinguin Space (Bruxelles) et Intervalle (Paris).

« Zilverbeek » est un projet au long cours entamé en 2017. Il documente et interprète l'histoire d'un ruisseau situé à Anvers, dans lequel on pouvait récupérer du métal argentique à partir de ses boues. En effet, depuis les années 1920, l'usine belge Gevaert a écoulé des tonnes d'argent dans ce ruisseau, ses boues s'étant alors colorées en noir à cause de la présence d'argent, ce qui lui valut le nom de Zwarte gracht (la rigole noire) ou Zilverbeek (le ruisseau d'argent). En 1927, un fournisseur de Gevaert inventa un système pour récupérer l'argent à son propre compte. Fasciné par cette histoire, j'ai rassemblé des documents historiques et photographié l'usine ainsi que le ruisseau à l'époque actuelle. A mon tour, en utilisant de l'argent retrouvé dans ces boues, j'ai développé une technique d'impression photo argentique. Ce projet mélange enquête documentaire et réinterprétation poétique par le biais d'une pratique photographique expérimentale.

www.lucasleffler.com

LES PARCOURS WEEK-END – BIT20 • Paris

Ancrée dans le 20^e arrondissement, la Biennale de l'Image Tangible dessine un parcours artistique dans les quartiers du grand Est parisien. Les week-ends des 14-15 nov et des 21-22 nov, les artistes, galeristes, commissaires et organisateurs de l'événement vous accueillent dans chaque exposition pour échanger autour des œuvres présentées.

Samedi 14 et dimanche 15 novembre :

Quartier Basfroi :

Exposition phare à l'Atelier Basfroi, samedi et dimanche de 14h à 20h
Est galerie, samedi et dimanche de 14h30 à 19h30

Quartier Réunion – Saint-Blaise :

Galerie DerniersJours, samedi de 16h à 19h
Galerie Plateforme, samedi et dimanche de 15h à 19h
Galerie Confort Mental, samedi et dimanche de 14h30 à 19h30

Quartier Belleville – Ménilmontant :

Galerie Eko Sato, samedi de 14h30 à 19h
Julio artist-run space, vernissage samedi 14 novembre de 17h à 21h
Galerie Ménil 8, samedi et dimanche de 14h30 à 19h30



Samedi 21 et dimanche 22 novembre :

Quartier Basfroi :

Exposition phare à l'Atelier Basfroi, samedi et dimanche de 14h à 20h, finissage dimanche
Est galerie, samedi et dimanche de 14h30 à 19h30, finissage dimanche

Quartier Réunion – Saint-Blaise :

Galerie DerniersJours, samedi de 16h à 19h, finissage samedi
Galerie Plateforme, samedi et dimanche de 15h à 19h, finissage dimanche

Quartier Belleville – Ménilmontant :

Julio artist-run space, samedi de 16h à 19h
Atelier Nuage Oblique, samedi de 14h à 19h
Floréal Belleville, samedi et dimanche de 11h à 19h
Galerie AAB, samedi et dimanche de 14h à 19h

PROJET IN SITU – BIT20 • Paris

A chaque Biennale, un projet d'artiste travaillant dans l'espace public est sélectionné afin de réaliser un projet in situ dans un lieu public du 20ème arrondissement. Cette œuvre, liée au détournement de l'image photographique, aboutit à une installation dans l'espace urbain qui sera cette année déployée sur des panneaux d'affichage urbain.



Julie Navarro, *Paravent 2* (detail), 2020.

RENCONTRES ET DISCUSSIONS – BIT20 • Paris

Le samedi 28 novembre 2020 de 14h à 17h, la Biennale de l'Image Tangible organise à l'IESA une après-midi de rencontres et discussions autour des nouvelles pratiques photographiques.

Les œuvres des artistes exposés lors du festival, ainsi que la portée des outils d'enregistrement et des technologies de surveillance dans les villes, constitueront la trame de ces échanges avec des intervenants spécialisés en photographie.

L'ADAGP et de la SAIF répondront également à des questions touchant aux droits de représentation des artistes-photographes et à leur statut.

IESA

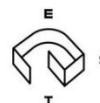
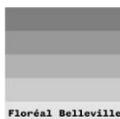
1, Cité Griset, 75011 Paris.

www.iesa.fr

Réservation obligatoire : contact@bit20.paris

LES PARTENAIRES – BIT20 • Paris

- Mairie de Paris
- Mairie du 20ème
- ADAGP, Société des Auteurs dans les Arts graphiques et plastiques
- SAIF, Société des Auteurs des arts visuels et de l'Image Fixe
- Carré en Seine – labo, Atelier de tirages photographiques
- Centre Wallonie-Bruxelles, promotion de la création contemporaine de la Fédération Wallonie-Bruxelles
- IESA, L'école internationale des métiers de la culture et du marché de l'art, Paris
- L'AHAH, Association pour le rayonnement de la création contemporaine
- Revue Point Contemporain
- Atelier d'Artistes de Belleville
- Atelier Basfroï
- Confort Mental
- Est Galerie
- Floréal Belleville
- Galerie Derniersjours
- Galerie Eko Sato
- Julio, Artist run space
- Menil'8
- Oblique Nuage
- Plateforme



L'ÉQUIPE – BIT20 • Paris

FRANÇOIS RONSAUX

Fondateur, directeur général associé

Artiste, commissaire et responsable du lieu Plateforme, initiateur du projet BIT20, commissaire et organisateur de l'Exposition SPACE ODDITY (Mois de la photographie du Grand Paris 2017) et de nombreux autres projets liés à l'art contemporain et aux nouvelles formes de création. Diplôme de l'école Multimedia de Paris.

DOMINIQUE CLERC

Directeur général associé

Artiste photographe, commissaire et membre actif du lieu Plateforme, lauréat du prix de photo Lens'Art Photographic 2017 et enseignant en photographie.

GABRIELLE PETIAU

Directrice générale associée

Diplômée des Beaux-Arts de Nantes, Histoire de l'art et Management de la culture, spécialiste en art contemporain chinois. A travaillé au sein de la Galerie Paris-Beijing (Paris) pendant deux ans avant de rejoindre l'agence Doors 门艺, agence de production et de promotion de projets culturels basée à Pékin et à Paris (organisation d'expositions en Chine et à travers l'Europe).

PATRICK RIMOND

Directeur général associé

Photographe plasticien, co-fondateur de Plateforme et de l'association L'entreprise, co-fondateur de la Générale en Manufacture. Après l'obtention d'un diplôme d'ingénieur, il a vécu 9 ans au Japon où il a débuté sa recherche artistique et photographié pour l'Agence Vu. Il a été commissaire de la galerie du Flander Center à Osaka (2004-2005). Actuellement en résidence à l'institut Pasteur pour le projet Organoïde.

FRANÇOIS SALMERON

Directeur général associé

Critique d'art membre de l'AICA et trésorier du bureau de l'AICA France, journaliste, philosophe, enseignant au département de photographie de l'Université Paris 8. Contribue depuis 2012 à des publications françaises et internationales (dont Le Quotidien de l'Art actuellement), et travaille comme conseiller artistique pour l'agence Artstorming.

PHILIPPE CALANDRE

Conseiller artistique

Artiste photographe, membre actif du lieu Plateforme. Philippe Calandre a choisi initialement le médium photographique pour son immédiateté expressive, sa simplicité d'utilisation, alors qu'il n'existait entre eux deux aucune autre attirance particulière. Usant de la camera comme un outil reproductif qu'il n'a cessé de prendre à contre-pied, il lui substitue malicieusement une anti thèse, poussant l'expérience de son utilisation jusqu'aux limites de la définition. Ce qui conduira ainsi jusqu'à l'effacement même du sujet en tant qu'élément photogénique.

ALICE NARCY

Réseaux sociaux - partenariats

Diplômée des Beaux-Arts de Paris de l'atelier Patrick Tosani, Alice Narcy a continué son parcours avec un post-diplôme « Artiste et métiers de l'exposition » suivi aux côtés de Thierry Leviez et Jean de Loisy. Photographe et commissaire d'exposition, elle dirige également le festival Premiers Films.

PLATEFORME

Collectif d'une vingtaine d'artistes / commissaires en charge du lieu d'art contemporain Plateforme basé dans le 20^{ème} arrondissement de Paris.

Contact :
contact@bit20.paris

Contact presse :
François Salmeron
francois.salmeron2@gmail.com
+33 6 84 01 98 06